Nikolaï Marr et les fouilles de la cité d'Ani, œuvre majeure ou péché d'adolescent ?

FRANÇOIS DJINDJIAN

Introduction

Nikolaï Marr (1864-1934) est l'une des personnalités les plus controversées du monde académique soviétique, auteur de la doctrine officielle de l'évolution stadiale du langage et fondateur, en 1926, de l'Académie d'État d'histoire de la culture matérielle (GAIMK, *Gosudarstvennaja akademija istorii material'noj kul'tury*) qui regroupait linguistique, archéologie, ethnologie et histoire de l'art. Mais il est aussi l'auteur des fouilles de la cité oubliée d'Ani, capitale du royaume médiéval des Bagratides (880-1045) en Arménie, qu'il a effectuées entre 1892 et 1917, avec les méthodes de l'archéologie de l'époque. Le pillage du site lors de l'avancée de l'armée turque en 1918, et la perte des archives matérielles et immatérielles qui s'y trouvaient, empêchèrent N. Marr d'étudier et de publier le site. En 1934, sous l'impulsion de Joseph (Yossif) Orbéli (1887-1961 ; voir *infra*), une monographie fut enfin publiée avec les documents photographiques qui avaient pu être sauvés[1]. La préface que N. Marr rédigea pour ce volume possède une

1. Nikolaj Jakovlevič Marr, *Ani. Knižnaja istorija goroda i raskopki na meste gorodišča* [Ani. Histoire de la ville et fouilles sur le site de l'ancienne implantation], L. – M., OGIZ, Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo, 1934.

Slavica Occitania, Toulouse, 59, 2024, p. 61-78.

valeur historiographique majeure, révélant la contradiction insoluble entre l'approche historico-culturelle du XIXe siècle et l'approche marxiste des années 1920-1930[2].

Nikolaï Marr

Nikolaï Marr est né en 1864, en Géorgie, d'une mère géorgienne et d'un père agronome écossais. Il poursuit, à partir de 1884, ses études à l'Université de Saint-Pétersbourg, dans la section orientaliste ; il se spécialise alors dans l'étude de l'arménien, du géorgien et de l'iranien, et marque de l'intérêt, dès cette époque, pour l'étude du Caucase. Il achève ses études en 1888 par un diplôme de maîtrise consacré à la littérature arménienne et intègre, dès lors, le cercle des orientalistes russes de Saint-Pétersbourg. En 1894, il est nommé maître de conférences (privat-docent) et, en 1899, il soutient une thèse sur les fables de Vardan (XIIIe siècle). En 1901, il est nommé professeur de langue et de littérature arméniennes à l'Université de Saint-Pétersbourg. Il crée la série *Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii* [Textes et recherches de philologie arméno-géorgienne], dont treize tomes sont parus entre 1900 et 1915. Après le décès de l'orientaliste Viktor Rosen en 1908, Marr lui succède à l'université de la ville. Il entre à l'académie de Saint-Pétersbourg en 1909 et devient, le 7 mars de cette même année, professeur adjoint de la division historico-philologique de l'Académie des sciences. Le 1er juillet 1912, à 48 ans, il entre à l'Académie impériale des sciences, consécration d'une carrière rapide et sans faute, récompensant des talents remarqués.

Historique du site d'Ani

Le site d'Ani est un promontoire (en termes archéologiques, on parlera d'un éperon barré) délimité par deux profondes gorges où coulent les rivières Ani (anciennement Rhah) et Gozlidjay (anciennement Bagnayr), à l'origine du nom de « ville aux deux rivières » donné par l'auteur persan Ahmed Al Djaffari (voir *infra*).

Le site fut très probablement fortifié dès l'âge du Bronze et à l'époque ourartéenne (IIe-Ie millénaires av. J.-C.). Aucune trace de vestiges n'a pu être rapportée aux périodes achéménide, hellénistique,

2. Nikolaj Jakovlevič Marr, « Predislovie » [Préface], in *Id.*, *Ani. Knižnaja istorija goroda i raskopki na meste gorodišča*, *op. cit.*, p. V-XII.

romaine et arsacide (Ie millénaire av. J.-C. – Ie millénaire ap. J.-C.). Une structure de quatre piliers découverte en 1909 a été interprétée par N. Marr comme les vestiges d'un temple zoroastrien de l'époque sassanide (224-651), transformé en église. Les vestiges de ces occupations ont été détruits ou réemployés aux époques médiévales. Les premiers textes écrits signalent une forteresse du Ve siècle de notre ère, construite par une dynastie princière régionale, les Kamsarakan, qui survécut à l'invasion arabe.

L'apogée d'Ani est la période des Bagratides, qui achètent le site aux Kamsarakan ; en 971 le roi Ashod III transfère sa capitale de Kars à Ani. Il agrandit la ville en construisant de nouvelles fortifications. Ani devint alors l'étape de la grande route commerciale qui relie Byzance, l'Anatolie, la Perse, le Caucase et l'Asie centrale, et sa population dépasse les 100 000 habitants au XIe siècle. Une querelle dynastique permet à l'empire byzantin de réclamer la ville en 1041 et de la prendre en 1045. L'invasion des Turcs seldjoukides en Asie mineure les conduit à s'emparer d'Ani en 1064 après un siège de vingt-cinq jours ; ils massacrent toute la population et détruisent la ville qui est vidée de ses habitants. Le siège de la ville nous a été rapporté par deux auteurs, Aristakès Lastivertsi, historien arménien du XIe siècle et témoin de la prise de la ville, et le Persan Ahmed Al Djaffari, traduit par l'orientaliste Nicolas de Khanikoff (1819-1878) qui visita Ani dans les années 1850[3].

En 1071, les Turcs battent l'armée byzantine à la bataille de Manzikert et occupent l'Anatolie. Cette même année, les Turcs vendent la ville aux Kurdes cheddaddides qui l'occupent. La ville reste alors déserte pendant une ou plusieurs décennies. Les destructions sédimentent le site d'une couche de plusieurs mètres sur laquelle les nouvelles constructions, auberges et caravansérails s'installent à nouveau ; certaines églises sont transformées en mosquées (notamment la cathédrale) et les fortifications sont réparées. Entre 1123 et 1201, les luttes entre les Kurdes et les Géorgiens font passer la ville entre les mains des uns et des autres, jusqu'au moment où la reine Thamar s'en empare et la confie aux Mkhargrdzeli qui vont la diriger jusqu'en 1236, à l'arrivée de l'armée mongole. La population quitte alors la ville. Elle cesse d'être un relais commercial dont les itinéraires passent doréna-

3. Nicolas de Khanikoff, *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*, Paris, Imprimerie de E. Martinet, 1866.

vant plus au sud. Tamerlan s'empare de la ville en 1380. À sa mort, c'est la dynastie turcomane des Kara Koyunlu qui contrôle la région et transfère la capitale à Erevan ; en 1441, le catholicos délaisse également Ani pour Erevan. Sous l'empire ottoman à partir de 1579, Ani prolonge son agonie jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle où elle est totalement désertée, état dans lequel la trouvent les explorateurs du XIX^e^ siècle.

Les campagnes de fouilles archéologiques sur le site d'Ani

La publication en 1889 par Jacques de Morgan de sa *Mission scientifique au Caucase*, résultat de ses fouilles de nécropoles de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer en Arménie, a révélé la richesse archéologique du Caucase aux archéologues européens[4]. De l'aveu même de N. Marr, « [i]l paraissait inconvenant de laisser partir la richesse archéologique caucasienne entre les mains d'étrangers : il fallait impérativement remplacer son exploitation par nos propres travaux[5] ».

Le choix de la ville d'Ani, la capitale du royaume médiéval des Bagratides, est symbolique. C'est une ville abandonnée avec de très nombreux monuments en partie détruits mais révélant la splendeur passée de la ville. C'est donc le site archéologique le plus spectaculaire et le plus vaste de l'empire russe dans le sud du Caucase.

Dans l'histoire de la ville d'Ani, la première mention d'un voyageur latin est celle de Guillaume de Rubrouck (1255) qui relate une ville encore en activité le 2 février 1255 : « À la purification […], je me trouvai dans une ville appelée Ani, qui appartient à Sahensa et dont la position est très forte. Il y a là mille églises des Arméniens et deux synagogues de sarrasins [*sic*]. Les Tartares y ont un bailli[6] ».

Au XIX^e^ siècle, Ani, alors désertée, a fait l'objet de nombreuses visites d'explorateurs sur la route menant d'Erzeroum à l'empire perse :

4. Jacques de Morgan, *Mission scientifique au Caucase. Études archéologiques et historiques*, 2 vol., Paris, Leroux, 1889.

5. N. Ja. Marr, *Ani. Knižnaja istorija goroda i raskopki na meste gorodišča*, *op. cit.*, cité d'après la traduction française Nicolas Yacovlevich Marr, *Ani. Rêve d'Arménie*, trad. d'Aïda Tcharkhtchian, Paris, Anagrammes, 2001, p. 38.

6. Guillaume de Rubrouck, *Voyage dans l'empire mongol, 1253-1255*, traduit, annoté et commenté par Claire et René Kappler, Paris, Payot & Rivages, 2019, p. 277.

Antoine-Jean de Saint-Martin (1791-1832) en 1818[7], William John Hamilton (1805-1857)[8], Keith Edward Abbott (1814-1873) en 1837[9], Richard Wilbraham (1811-1900) en 1837 également[10], Charles Texier (1802-1871) en 1839, qui en parle dans sa *Description de l'Arménie* publiée en 1842[11], Robert Key Porter (1777-1842)[12], N. de Khanikoff (1852)[13], Charles Gordon (1833-1885) en 1857, Marie-Félicité Brosset (1802-1880) et son ouvrage *Les ruines d'Ani* publié en 1860-1861 à Saint-Pétersbourg[14], Ernest Chantre (1843-1924) en 1880, Otto Wilhelm Hermann von Abich (1806-1886)[15], Henry Finnis Blosse Lynch (1862-1913) et son *Armenia: Travels and Studies* publié en 1901[16], Léon-Gustave Schlumberger (1844-1929) avant 1905, et bien d'autres, qui ont fait le récit de leur passage à Ani.

Les érudits arméniens du XIX^e^ siècle sont également très présents dans les études publiées en langue arménienne sur le patrimoine de l'Arménie : Sargis Djalaliantz[17], Nersès Sarkisian[18], Léonce Alishan[19].

---

7. Antoine-Jean Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, 2 vol., Paris, Imprimerie royale, 1818.
8. William John Hamilton, *Account of the ruins of the city of Ani in Armenia*, Londres, [s. e.], 1830.
9. Keith Edward Abbott, « Notes of a Tour in Armenia in 1837 », *Journal of the Royal Geographical Society of London*, 12, 1842, p. 207-220.
10. Captain Richard Wilbraham, *Travels in the Trans-Caucasian Provinces of Russia, and Along the Southern Shore of the Lakes of Van and Urumiah, in the Autumn and Winter of 1837*, Londres, John Murray, 1839.
11. Charles Texier, *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie. Première partie. Géographie, Géologie, Monuments Anciens & Modernes, Mœurs & Coutumes*, Paris, Typographie de Firmin Didot Frères, 1842.
12. Robert Ker Porter, *Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia &c. &c. during the Years 1817, 1818, 1819, and 1820*, 2 vol., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1821.
13. N. de Khanikoff, *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*, *op. cit.*
14. Marie Brosset, *Les ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois bagratides aux X^e^ et XI^e^ siècles*, 2 vol., SPb., Académie impériale des sciences, 1860-1861.
15. Adelaide Abich (éd.), *Aus Kaukasischen Ländern: Reisebriefe*, 2 vol., Vienne, 1896.
16. Henry Finnis Blosse Lynch, *Armenia: Travels and Studies*, 2 vol., Londres, Longmans, Green, and Co, 1901.
17. S. J̌alalyanc', *Čanaparhordut'yun i Mecn Hayastan* [Voyage dans la grande Arménie], Tiflis, 1842-1858.
18. N. Sargisean, *Ułevorut'yun i P'ok'r ew i Mec Hays* [Voyage dans la Grande et la Petite Arménie], Venise, 1847.

Mais le site n'avait pas encore fait l'objet d'études architecturales ni de fouilles archéologiques. En 1878, la Russie en guerre contre l'empire ottoman conquiert la région de Kars et l'intègre dans son empire. Pour les Arméniens, le retour d'Ani dans l'Arménie (même russe) est un symbole et une source d'inspiration pour l'intelligentsia arménienne. En 1921, le traité de Kars entre Mustapha Kemal et le gouvernement bolchevique entraîne le retour dramatique de cette région dans la nouvelle Turquie et l'abandon des sites historiques et archéologiques qui sont pillés. C'est donc dans une fenêtre d'une quarantaine d'années que l'archéologie russe et arménienne a pu accéder et travailler sur le site d'Ani.

Les fouilles de N. Marr et de son équipe à Ani se sont effectuées en deux phases, la première en 1892 et 1893, et la seconde de 1904 à 1917. À la fin du XIX^e^ siècle, l'archéologie du Caucase est encore pratiquement inconnue. Le premier à y effectuer des fouilles est le Français Jacques de Morgan (voir *supra*). Pour le philologue qu'est Marr, son intérêt ne peut le porter que vers des sites ourartéens ou médiévaux. Effectivement, il fera des fouilles sur la forteresse ourartéenne du lac de Van en 1916, grâce à l'avancée de l'armée russe qui, cependant, sera de courte durée.

En 1892, N. Marr est un orientaliste prometteur qui débute à vingt-sept ans une carrière universitaire. Aussi n'a-t-il pas la légitimité pour surmonter les obstacles politiques (Ani est un symbole arménien que les autorités russes contrôlent de près) et budgétaires (c'est un très grand chantier). Ces premières missions de 1892-1893 lui permettent de préparer des fouilles de grande ampleur. En 1904, alors professeur de littératures arménienne et géorgienne à l'Université de Saint-Pétersbourg, il aura les autorisations et les moyens pour de longues campagnes de fouilles et d'études, qui ne cesseront qu'avec la révolution de 1917 et l'effondrement de l'armée russe.

Les fouilles archéologiques de N. Marr et de son équipe se sont attachées à dégager les monuments encore en partie conservés en élévation, à établir les plans d'architecture, faire le relevé des inscriptions et la copie des peintures. Mais c'est également un chantier de fouilles archéologiques qui cherche à dégager les ruines de la capitale médiévale des Bagratides détruite en 1064. Deux entrepôts lapidaires ont été

19. G. Ališan, *Tełagir Hayoc' Mecac'* [Description de la Grande Arménie], Venise, 1855.

aménagés sur le site pour stocker les vestiges les plus fragiles ou les plus précieux. De 1892 à 1917, ce sont seulement quinze campagnes qui se sont déroulées sur un site qui, compte tenu de sa superficie et de sa richesse, aurait nécessité plus d'une centaine d'années de campagnes. Pour des raisons qu'il est inutile d'évoquer ici, depuis que le site d'Ani est situé en Turquie, il n'a connu que l'abandon, les pillages et les destructions ; de plus, il est resté longtemps inaccessible car en zone militaire et l'implication du ministère de la Culture pour l'entretien et la restauration des monuments du site a été minimale, suivant une politique à peine cachée d'éradication du patrimoine arménien d'Anatolie orientale. Un projet archéologique a été relancé en 1989 par Beyhan Karamagatah de l'Université Hacettepe d'Ankara (quand elle a été nommée conservatrice du site d'Ani) et a fonctionné jusqu'en 2005. Les fouilles se sont concentrées sur le dégagement des voies de communication, la mosquée de Manuce et le minaret d'Abu el Ma'amran[20]. Une mission française a été invitée de 1998 à 2005 (réduite à une petite équipe sur une douzaine de jours chaque année), qui s'est limitée au relevé des fortifications et à l'établissement d'un plan topographique à l'échelle 1/2000, malheureusement inachevé au moment de l'arrêt brutal du projet en 2005. L'équipe française a alors continué sa mission de 2006 à 2012 à l'est d'Ani en territoire arménien[21].

Les campagnes de fouilles de N. Marr à Ani se sont échelonnées de 1892 à 1917 :

- Campagne 1892 : église de la famille Bakhtagheki des XII^e^-XIII^e^ siècles. Relevé par l'architecte Toros Toramanian ;
- Campagne 1893 : dégagement de l'enceinte intérieure de la citadelle du roi Ashot ;
- Campagne 1904 : préparation logistique du site ;
- Campagne 1905-1906 : fouilles des ruines de la cathédrale Saint-Grégoire construite par le roi Gaguik I^er^. Trois niveaux d'occupation ont été enregistrés sur une épaisseur de 8,75 m. : un cimetière du XVI^e^ siècle, des vestiges d'habitations modestes et à la

20. Voir Raymond H. Kévorkian (éd.), *Ani, capitale de l'Arménie en l'an mil*, Paris, Paris Musées, 2001, p. 62-65.

21. Isabelle Augé, Ani T. Baladian & Philippe Dangles, *À l'est d'Ani. Forteresses et églises inédites du nord de l'Arménie* (*Mémoires de l'AIBL*, 57), Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2020.

base la cathédrale. À proximité de la cathédrale, les fondations d'un palais (« palais de l'archevêque Sargis ») ;

- Campagne 1907-1908 : fouilles de la citadelle et du palais royal. N. Marr y emploie alors une centaine d'ouvriers, effectif qui révèle l'ampleur des travaux. Fouille d'un caravansérail du Xe siècle ;
- Campagne 1909 : fouille de l'église des Saints-Apôtres et du « temple du feu » sassanide transformé en église. Début du dégagement de la rue principale ;
- Campagne 1910 : suite du dégagement de la rue principale. Porte de Kars ;
- Campagne 1911 : fin du dégagement de la rue principale jusqu'à la mosquée. Fouilles de boutiques le long de la rue. Fouilles de la mosquée. Exploration des habitats troglodytes. Fouilles d'un palais ;
- Campagne 1912 : travaux de consolidation et de reconstruction de plusieurs monuments : églises Saint-Grégoire, du Saint-Rédempteur, des Saints-Apôtres et église géorgienne. Aménagement de deux locaux d'archives lapidaires. Fouilles de deux églises situées entre la citadelle et la fortification d'Ashot et d'un atelier de potier.
- Campagne 1913 : église du Saint-Rédempteur, mausolée, maisons, pressoir d'huile, église Saint-Sarkis, système de distribution d'eau, rue, etc.
- Campagnes 1914-1917 (malheureusement sans rapports de fouilles publiés). 1915 : prospection systématique de l'ensemble du site et exploration des troglodytes. 1916 : expédition sur les sites ourartéens du lac de Van grâce à l'avancée de l'armée russe et campagne photographique à Ani. 1917 : fouilles autour de la cathédrale ;
- 1918 : Essai de sauvetage des collections. Face à l'avancée de l'armée turque, l'archéologue Achkharbek Kalantar (voir *infra*) essaie de sauver les archives matérielles et immatérielles conservées dans les deux dépôts de fouilles en les transportant vers Erevan. Il ne peut en emporter qu'une faible partie. La plupart des archives immatérielles (carnets de fouilles, notes, plans, photographies) sont restées sur place. Ce qui restait des deux dépôts lapidaires a été pillé et détruit comme cela a pu être constaté par Kalantar en 1922, photographies à l'appui et tel que relaté dans le *Journal des*

débats du 22 avril 1922[22]. 855 ans après, la cité d'Ani était détruite une seconde fois par les Turcs.

L'équipe des spécialistes autour de N. Marr

Entre 1892 et 1917, N. Marr a réuni autour de lui une équipe pour les fouilles d'Ani composée de ses anciens étudiants de l'Université de Saint-Pétersbourg, mais aussi d'Arméniens et de Géorgiens, qui poursuivront après 1918 une carrière dans la caucasologie et l'orientalisme, pour certains d'entre eux dans le cadre de la GAIMK.

Joseph Orbéli, descendant d'une illustre famille aristocratique de Géorgie, est incontestablement le premier d'entre eux. Étudiant sur les fouilles d'Ani, il devient rapidement l'adjoint de N. Marr dans les dernières années. Il pilote la publication d'Ani de 1934. Conservateur du musée de l'Ermitage (1934-1951), il échappe aux purges staliniennes. Puis il est nommé chef du département des études orientales à l'Université de Leningrad (1955-1960). Il a été également le premier président et le fondateur de l'Académie des sciences de la République socialiste soviétique d'Arménie.

L'architecte Toros Toramanian (1864-1934), qui a étudié l'architecture à Constantinople puis à Paris, est reconnu comme le fondateur des études sur l'architecture médiévale arménienne. C'est avec lui que commence l'étude détaillée des monuments d'architecture médiévale d'Arménie. Il participe aux relevés architecturaux à Ani dès 1892 et les poursuit seul entre 1892 et 1905. Le travail de T. Toramanian[23] a ouvert la voie aux travaux de Josef Strzygowski[24] sur l'architecture arménienne et son rôle dans la genèse de l'architecture byzantine puis de l'architecture occidentale.

Achkharbek Kalantar (1884-1941) est né à Ardvine en Arménie. Il effectue ses études secondaires au collège Nercessian de Tiflis (Tbilissi). En 1907, il entre à l'Université de Saint-Pétersbourg pour étudier les langues du Caucase et la linguistique. Il fait la connaissance de Nikolaï Marr et participe à l'expédition à Ani. En 1911, il termine ses

22. L'article « Destruction de Monuments arméniens » en page 1.

23. T. Toramanyan, *Njut'er haykakan čartarapetut'yan patmut'yan* [Matériaux pour l'histoire de l'architecture arménienne], vol. 1 et vol. 2, Erevan, respectivement 1942 et 1948.

24. Josef Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Vienne, Kunstverlag Otto Schroll & Co., 1918.

études et devient membre de l'Institut d'archéologie de Saint-Pétersbourg. Il participe à plusieurs missions archéologiques en Arménie. En 1914, il est élu membre de la Société impériale d'archéologie. Nommé conservateur du musée de l'Asie de la capitale, il assume la direction de la treizième campagne de fouilles d'Ani. En 1916, il participe à l'expédition archéologique de Van, avec Nikolaï Adontz. En 1918-1919, il organise l'évacuation de plus de 6 000 objets du musée d'Ani vers l'Arménie. Il est nommé chargé de cours à l'Université transcaucasienne de Tiflis et devient l'un des sept membres fondateurs de la nouvelle université d'Erevan. Bientôt, il est nommé secrétaire scientifique de la Commission des anciens monuments. En 1922, il fonde la chaire d'histoire orientale et d'archéologie de l'Université d'Erevan. Il effectue des recherches archéologiques, organise des expositions et participe à des congrès internationaux. En 1938, lors des purges staliniennes, il est arrêté en tant qu'« ennemi de la nation » et meurt en prison.

Nikolaï Adontz (1875-1942) est né le 23 janvier 1875 à Brnakot en Arménie et décédé le 27 janvier 1942 à Bruxelles. Il a effectué ses études primaires et secondaires à Tatev, au séminaire d'Etchmiadzine et au gymnase (lycée) russe de Tiflis. En 1895, il fréquente l'Université de Saint-Pétersbourg où il obtient, en 1908, le grade de maître en théologie (dissertation : *L'Arménie à l'époque de Justinien*) et, en 1915, celui de docteur en philologie arménienne (thèse : *Denys le Thrace et ses commentateurs arméniens*). En 1908, il est nommé privat-docent et, en 1919, professeur extraordinaire dans la même université. À la suite de la révolution, il quitte la Russie en 1920. Après un passage à Londres, il s'établit à Paris pour y demeurer jusqu'en 1931, date à laquelle est créé à l'Université de Bruxelles un Institut d'histoire et de philologie orientales, qui lui octroyait une chaire d'arménien, avec le titre de professeur agréé de l'université. Ainsi, Adontz eut les moyens de reprendre son enseignement et de se consacrer pleinement à ses travaux scientifiques, qu'il n'avait d'ailleurs jamais abandonnés. Il finit sa vie à Bruxelles.

Sur les photos d'archives des fouilles d'Ani, outre J. Orbéli, A. Kalantar et N. Adontz, apparaissent les autres membres de l'équipe qui se sont succédé entre 1904 et 1917. On peut y reconnaître notamment : Yakov Ivanovitch Smirnov (1869-1918), conservateur au musée de



Marr (assis à gauche) à Ani en 1913, entouré d'une partie de son équipe.
Avec l'aimable autorisation du musée d'histoire d'Erevan

l'Ermitage ; les photographes Artaches Vruyr (1897-1987) et N. Tikhonov, les architectes P. Kniagnitski et N. Bouniatian, les peintres A. Andrianov et S. N Poltoratski, V. Beridzé, étudiant linguiste, V. Struve (1889-1965), étudiant orientaliste et égyptologue, G. Ghapantzian, étudiant. Certains de ces étudiants firent ensuite une carrière académique.

Deux autres orientalistes, élèves de N. Marr doivent être cités ici, même s'ils n'ont pas participé aux fouilles d'Ani.

Boris B. Piotrovski (1908-1990) est le dernier élève de N. Marr à Leningrad. Spécialiste de l'histoire et de l'archéologie du Caucase, il poursuit les recherches archéologiques dans le Caucase initiées par N. Marr et ses élèves, tout particulièrement pour la période de l'Ourartou. Il est le responsable des longues fouilles de Karmir Blur (à partir de 1939). Il est également connu pour avoir été un grand directeur du musée de l'Ermitage (1964-1990).

Ivan Mechtchaninov (1883-1967) a été le successeur de N. Marr à la GAIMK après son décès. Il suit des études de droit à l'Université de Saint-Pétersbourg (1902-1907). Parallèlement, il suit les cours de

l'Institut d'archéologie de la ville (diplôme en 1910). De 1910 à 1923, il est directeur des archives historiques de l'Institut d'archéologie. En 1917, il publie un inventaire de la collection des antiquités élamites déposées à l'Institut. De 1925 à 1931, il participe à des expéditions archéologiques dans le chantier de fouilles du comptoir grec d'Olvia, en Ukraine. De 1926 à 1933, il effectue une mission archéologique dans le Haut-Karabagh et dans la steppe de Kirovabad. En 1927, il soutient une thèse de doctorat en linguistique intitulée *Études chaldéennes. Histoire du Van antique*, *incluant les informations les plus anciennes sur la Transcaucasie. Système d'écriture et lecture des inscriptions cunéiformes des textes des Chaldéens-Ourartéens*[25]. En 1928, il est élu membre de la GAIMK, puis académicien en 1932. Il est nommé en 1933 directeur de l'Institut d'anthropologie et d'ethnographie de l'Académie des sciences. Il succède à N. Marr en 1934 comme directeur de l'Institut du langage et de la pensée jusqu'à sa suppression en 1950 sur décision de Staline, ce qui marque la fin brutale de sa carrière. De 1939 à 1950, il est membre de l'Académie des sciences, secrétaire du département de littératures et de langues et membre du présidium de l'Académie des sciences.

La publication des fouilles d'Ani de 1934

Pendant les fouilles et dans les années 1920, des publications partielles (les rapports annuels des fouilles) ont donné l'actualité des résultats obtenus, qui serviront de documentation à la future monographie projetée. Mais celle-ci a été retardée par la perte des archives immatérielles en 1918. La grande monographie ne sortira qu'en 1934[26], et cela sans doute grâce à J. Orbéli, qui confie le travail d'édition scientifique à Varlaam Dondoua (1895-1969), jeune caucasologue et à Vera Mikhankova (1892-1952) pour le texte et les illustrations. N. Marr, outre la fameuse préface dont il sera parlé ci-après, a relu le manuscrit et y a effectué des annotations et ajouts notés dans l'exemplaire de travail conservé dans la bibliothèque de Marr (que nous n'avons pas pu consulter, mais dont la lecture serait très intéressante pour relever les annotations dans le sens de sa théorie de l'évolution stadiale).

25. Ivan Ivanovič Meščaninov, *Xaldovedenie. Istorija drevnogo Vana, vključaja drevnejšie svedenie o Zakavkaz'e. Sistema pis'ma i čtenie klinopisnyx tekstov xaldov-urartov*, Bakou, Obščestvo obsledovanija i izučenija Azerbajdžana, 1927.

26. N. Ja. Marr, *Ani. Knižnaja istorija goroda i raskopki na meste gorodišča*, *op. cit.*

Cette monographie est construite en deux parties. La première partie[27] est constituée de dix-neuf courts chapitres retraçant l'histoire de la cité (et ses différentes phases de construction et de destruction) dans le contexte de l'archéologie et de l'histoire du Caucase. La seconde partie[28], archéologique, comporte onze chapitres. À part le premier (l'enceinte des Kamsarakan) et les deux derniers (cathédrale d'Ani et conclusions), ces chapitres reprennent fidèlement les rapports scientifiques officiels des douze campagnes de fouilles, rédigés généralement dans les mois d'hiver qui ont suivi chaque campagne[29]. Ils sont enrichis par des annotations et des références, et illustrés par de nombreuses photographies dues notamment à A. Vruyr et N. Tikhonov. Cependant, il faut noter l'absence des plans au sol et des coupes stratigraphiques. Les relevés d'architecture sont peu nombreux : le relevé de l'église de Bakhtagueki lors de la campagne de 1892 et la reconstitution en élévation de la cathédrale d'Ani de la campagne de 1905 sont dus à T. Toramanian. L'impression donnée par cette monographie est d'avoir fait ce qu'on a pu avec les documents sauvés de la destruction et non ce que l'on aurait voulu.

N. Marr était un linguiste et un archéologue de fait plus que de formation comme la plupart des archéologues de sa génération. Une fouille comme celle d'Ani, aujourd'hui, aurait bénéficié de toute l'évolution méthodologique de l'archéologie de la seconde moitié du XX^e^ siècle, notamment les fouilles en milieu urbain : les matrices de Harris pour les stratigraphies complexes d'origine anthropique, l'archéologie du bâti pour l'étude architecturale des bâtiments et de leurs fondations et des relevés photogrammétriques des bâtiments. Néanmoins, N. Marr et son équipe ont vu les grandes lignes de l'occupation du site d'Ani du V^e^ au XVI^e^ siècle. Si les fouilles ne

27. *Ibid.*, p. 1-46.
28. *Ibid.*, p. 49-124.
29. Voir par exemple : Nikolaj Jakovlevič Marr, « Raskopki Ani v 1904 g. » [Les fouilles d'Ani en 1904], *Izvestija Arxeologičeskoj kommissii*, 18, 1906, p. 73-94 ; *Id.*, *O raskopkax i rabotax v Ani letom 1906 g.* [Sur les fouilles et les travaux à Ani à l'été 1906], SPb., Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk, 1907 ; *Id.*, *11-ja Anijskaja arxeologičeskaja kampanija* [11^e^ campagne archéologique d'Ani], SPb., 1913 ; *Id.*, *Otčët Anijskogo muzeja drevnostej za 1915 god* [Compte-rendu du musée des antiquités d'Ani pour 1915], P., 1917. Notons un article en français : Nicolas Marr, « Ani, la ville arménienne en ruines, d'après les fouilles de 1892-93 et de 1904-1917 », *Revue des études arméniennes*, 1, 4, 1921, p. 395-410.

s'étaient pas arrêtées du fait de l'ignorance des négociateurs bolcheviques du traité de Kars, le site aurait fait l'objet de fouilles permanentes pendant l'Union soviétique. Il aurait alors fallu faire un choix : quelle Ani mettre en valeur ? Cela aurait alors été sans aucun doute l'Ani des Bagratides de 1064, obligeant à démonter une grande partie des constructions des Ani postérieures, sauf bien sûr les bâtiments encore conservés en élévation.

La préface de Nikolaï Marr

La préface de N. Marr[30] dans l'édition originale de 1934 est un document plus important pour l'historiographie du marrisme que pour l'archéologie de la cité d'Ani. Pour preuve, dans la version française publiée en 2001[31], cette préface a été purement et simplement supprimée et remplacée par une préface de Parouyr Mouradian, expliquant pourquoi cette préface de N. Marr était incongrue dans cette monographie d'Ani[32].

La préface de Marr est datée du 21 novembre 1932. Marr a alors 68 ans, il mourra deux ans plus tard, quelques mois après la publication de la monographie sur Ani. Marr est alors au sommet de son pouvoir académique qu'il a construit sur un modèle marxiste de l'évolution stadiale (*stadial'nost'*) du langage, mais aussi des sociétés humaines dans l'histoire de l'humanité (ethnologie, archéologie, anthropologie, histoire de l'art). En corollaire, ce modèle privilégie, dans les interprétations de l'histoire, l'autochtonisme et le diffusionnisme des idées au détriment de la migration ou de l'invasion, et la créolisation du langage au détriment de son remplacement. Ce paradigme est devenu en 1926 la doctrine officielle de l'Union soviétique que Marr pratique dans le cadre de la GAIMK (Académie d'État d'histoire de la culture matérielle), intégrée au sein de l'Académie des sciences d'URSS en 1937 seulement, après sa mort donc. Mais au début des années 1930, un Marr vieillissant subit les pressions d'une jeune génération plus radicalisée de jeunes archéologues, à commencer par Vladislav Ravdonikas (1894-1976), auteur en 1930 du texte *Pour une histoire mar-*

30. N. Ja. Marr, « Predislovie », art. cit.
31. N. Ya. Marr, *Ani. Rêve d'Arménie*, *op. cit.*
32. Parouyr Mouradian, « Préface », in N. Ya. Marr, *Ani. Rêve d'Arménie*, *op. cit.*, p. 7-10.

xiste de la culture matérielle[33] qui prépare le congrès panrusse d'archéologie de 1930 et annonce les premières purges, notamment celle de l'école de Théodore Volkov (Fiodor Vovk) (1847-1918), fondateur de la préhistoire et de l'anthropologie russes à Saint-Pétersbourg et celle de la RANION, l'Association russe des instituts scientifiques et de recherche en sciences sociales (*Rossijskaja associacija naučno-issledovatel'skix institutov obščestvennyx nauk*) de Vassili Gorodtsov (1860-1945) à Moscou. À partir de 1934 commence le second train de purges qui sera validé par un article de 1937 dans la revue *Istorik-marksist* [Historien-marxiste], écrit par de jeunes archéologues communistes engagés, A. V. Artsikhovski, M. V. Voevodski, S. V. Kiseliov et S. P. Tolstov et ayant pour titre « Des méthodes de sabotage en archéologie et en ethnographie[34] » ; ce zèle leur permit de former l'ossature du département d'archéologie de la faculté d'histoire de l'Université de Moscou à partir de 1939[35].

Or, l'histoire de la cité d'Ani (comme plus globalement l'archéologie et l'histoire du Caucase) est à l'opposé du paradigme de l'évolution stadiale : on y constate des changements de pouvoir liés à des invasions (arabe, turque, mongole, byzantine), des abandons de peuplement, des massacres, un succès économique lié à une route commerciale, des changements de religions, etc.

On retrouve cependant dans la monographie plusieurs tentatives de diffusionnisme dans la ligne des théories de l'évolution stadiale dont la plus originale est celle du port du turban au Proche-Orient en référence à la statue du roi Gaguik[36].

La préface de N. Marr présente les fouilles d'Ani comme une œuvre « "d'adolescent"[37]» ["*otročeskogo vozrasta*"], donnant priorité aux approches historico-culturelles plutôt qu'aux approches de l'évolution stadiale. Il aurait bien voulu développer l'idée, exprimée dans la

33. Vladislav Iosifovič Ravdonikas, *Za marksistskuju istoriju material'noj kultury* [Pour une histoire marxiste de la culture matérielle] (*Izvestija Gosudarstvennoj Akademii material'noj kul'tury*, VII, 3/4, 1930).

34. A. V. Arcixovskij, M. V. Voevodskij, S. V. Kiselëv & S. P. Tolstov, « O metodax vreditel'stva v arxeologii i ètnografii » [Des méthodes de sabotage en archéologie et en ethnographie], *Istorik-marksist*, 2 (60), 1937, p. 78-91.

35. François Djindjian, « Gustaf Kossinna et Nicolas Marr, les deux antihéros de l'archéologie européenne », *UISPP Journal*, 1, 2018, p.1-25.

36. N. Ya. Marr, *Ani. Rêve d'Arménie*, *op. cit.*, p. 115-121.

37. N. Ja. Marr, « Predislovie », art. cit., p. VI.

première partie du livre, que « les Arméniens sont perméables aux valeurs spirituelles étrangères, qu'elles appartiennent aux peuples chrétiens, comme les Syriens, les Grecs ou les Géorgiens, ou aux peuples musulmans[38] ».

Cette préface est donc en fait une autocritique, pour se couvrir contre d'éventuelles attaques, les mêmes que celles qui se sont abattues sur les archéologues de l'école de Volkov et de la RANION, et qui leur ont valu d'être fusillés, de mourir en prison ou d'être condamnés à des années de goulag.

Ironie de la situation, quand Joseph Staline dénoncera en 1950, comme non marxiste, la théorie de l'évolution stadiale du langage (après l'avoir officialisée et soutenue en 1930 au XVI[e] congrès du Parti communiste de l'URSS), il prend en porte à faux les archéologues qui, après la Seconde Guerre mondiale, avaient écrit des livres de synthèse sur la préhistoire qui étaient sur le point de paraître ; on pense notamment à la troisième édition du livre de Piotr Efimienko sur la société primitive[39] et à celui de Pavel Boriskovski sur *Le paléolithique de l'Ukraine*[40]. Sur la très courte période entre 1950 (la condamnation par J. Staline) et 1953 (la mort de J. Staline), ces auteurs devront en urgence ajouter des préfaces autocritiques condamnant leur marrisme enthousiaste du passé, ce qui donna aux études historiographiques des clés rares pour la compréhension de l'archéologie soviétique[41].

Conclusions

Joseph Orbéli avait sans doute poussé à la publication de la monographie d'Ani malgré la réticence de N. Marr lui-même pour les raisons précédemment évoquées.

---

38. N. Ja. Marr, *Ani. Knižnaja istorija goroda i raskopki na meste gorodišča*, *op. cit.*, p. 7.

39. Pëtr Petrovič Efimenko, *Pervobytnoe obščestvo: očerki po istorii paleoliticeskogo vremeni* [La société primitive : essais sur l'histoire du paléolithique], Kiev, Izdatel'stvo AN USSR, 1953 [3e éd. retravaillée et complétée].

40. Pavel Boriskovsky, *Le paléolithique de l'Ukraine (Esquisse historique et archéologique)*, Paris, Bureau de Recherches géologiques, géophysiques et minières – CNRS, 1958.

41. François Djindjian, « Influences des théories linguistiques de Nicolas Marr et de l'article de Joseph Staline sur la préhistoire soviétique : apports et autocritiques », in S. de Beaune (éd.), *Écrire le passé. La fabrique de la préhistoire et de l'histoire à travers les siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 195-208.

Les fouilles d'Ani n'ont eu aucune influence sur les théories de Marr. Elles en ont été au contraire un démenti, preuve s'il en était besoin que les conclusions d'une démarche scientifique sont toujours plus fortes à long terme que les paradigmes idéologiques qui traversent les champs scientifiques. Le lyssenkisme, qui appliqua, lui, la dialectique marxiste à l'agronomie soviétique et qui fut à l'origine d'une répression systématique des généticiens soviétiques, en est resté l'exemple le plus fameux.

Il serait néanmoins possible de réécrire le texte d'Ani, « *à la manière de* », par un pastiche se fondant sur le paradigme de l'évolution stadiale, suivant l'exemple de V. Ravdonikas, élève de Marr, qui avait publié un article sur l'origine des Goths en Russie méridionale dans lequel il cherchait à démontrer que la présence de Goths dans le sud de la Russie était due à l'origine autochtone (russe) des Goths et n'était pas le résultat d'une migration d'origine germanique[42]. Cette proposition connut un prolongement inattendu jusque dans les années 1990, quand les archéologues est-allemands invités par leurs collègues russes ou ukrainiens divergeaient sur l'interprétation des sépultures découvertes en Russie européenne ou en Ukraine et datées du Ie millénaire après J.-C., les premiers y reconnaissant des sépultures goths tandis que les seconds y voyaient des sépultures proto-slaves. La slavisation réécrite de l'archéologie russe et soviétique se retrouvera aussi dans le déni des premières dynasties varègues (Vikings du Dniepr) de la Rous kiévienne et les querelles entre théories « normannistes » (c'est-à-dire reconnaissant que la dynastie riourikide était varègue) et « antinormannistes » (déniant cette idée et affirmant que les Riourikides étaient slaves)[43], ces dernières théories, dont la tradition remonte au XVIIIe siècle, étant bien illustrées par les prises de position de B. Rybakov (1908-2001), longtemps directeur de l'Institut d'archéologie de Moscou (1956-1987). L'autochtonisme a donc montré, au-delà de la condamnation officielle de la théorie de N. Marr en 1950, une longue résilience.

---

42. Vladislav Iosifovič Ravdonikas, « Peščernye goroda Kryma i gotskaja problema v svjazi so stadial'nym razvitiem Severnogo Pričernomor'ja » [Les villes troglodytes de Crimée et le problème goth en relation avec le développement stadial de la région nord de la mer Noire], *Izvestija GAIMK*, 12, 1932, p. 5-108.

43. Pierre Gonneau, « La Rus' de Kiev une société féodale ? (860-1240) », *Journal des savants*, 1, 1999, p. 167-225.

Sans nouvelles fouilles depuis 1918, il est impossible aujourd'hui de pouvoir vérifier l'exactitude des résultats obtenus lors des fouilles de Marr et de son équipe, alors même que le site fait l'objet de dégradations continues sur les derniers bâtiments encore en élévation et sur les niveaux archéologiques (malgré les efforts d'une mission archéologique française dirigée par Jean-Pierre Mahé [1998-2005]), que les quelques réparations effectuées par le ministère de la Culture de Turquie ne parviennent pas à enrayer. S. Mnatzakanian a cependant étudié l'architecture arménienne dans les travaux de Marr[44]. Le site a également fait l'objet de plusieurs études de synthèse sur l'architecture médiévale des églises et des forteresses du Caucase du Sud[45], d'un livre du photographe Artaches Vruyr en 1979[46] et d'une exposition à Paris en 2001[47].

CNRS UMR 7041 ARSCAN

44. St. Mnac'akanyan, *Nikołayos Maṙə ev haykakan čartarapetut'yunə* [Nikolaï Marr et l'architecture arménienne], Erevan, 1969.
45. Paolo Cuneo *et al.*, *Ani*, Milan, Arès, 1984 ; Patrick Donabédian & Jean-Michel Thierry, *Les arts arméniens*, Paris, Citadelle & Mazenod, 1987 ; Jean-Michel Thierry, *L'Arménie au Moyen Âge : les hommes et les monuments*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 2000.
46. Artašes Vruyr, *Anium* [À Ani], Erevan, 1979.
47. Voir R. H. Kévorkian (dir.), *Ani, capitale de l'Arménie en l'an mil*, *op. cit.*